

De l'émancipation des femmes dans les milieux individualistes à la Belle Époque

Anne Steiner

La femme : une mineure de la naissance à la mort

Dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale, la femme subit encore dans tous les aspects de sa vie la domination masculine et passe lorsqu'elle se marie du joug du père au joug de l'époux. Elle ne peut sans son accord exercer une activité professionnelle, ouvrir un compte en banque, s'inscrire à un examen, obtenir un passeport. Si les époux se jurent fidélité, la femme seule est passible d'emprisonnement en cas d'adultère. Le mari, enfin, peut utiliser la contrainte pour obtenir de son épouse l'exercice du devoir conjugal. Moyennant quoi, il lui est fait obligation de pourvoir à ses besoins et à ceux de leurs enfants, ce que le code civil résume ainsi : « Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari. »

Les femmes sont cependant nombreuses à travailler dans le secteur artisanal, industriel, et dans le secteur tertiaire qui émerge alors. Mais leurs salaires, même à qualification égale, sont inférieurs à ceux des hommes et ne peuvent que difficilement leur permettre d'assurer leur subsistance. Quant à assurer celle de leurs enfants, mieux vaut ne pas y penser. Bien difficile dans ces conditions d'échapper au mariage : la condition de la femme célibataire est peu enviable, celle la fille mère souvent intenable. Aux difficultés économiques, s'ajoute l'opprobre social.

Depuis les lois Ferry, l'enseignement primaire est obligatoire pour les garçons comme pour les filles mais ces dernières, bien que massivement scolarisées, souffrent encore d'un déficit d'éducation. Elles sont beaucoup moins nombreuses que les garçons à pouvoir acquérir une qualification à travers l'apprentissage, ou à bénéficier d'un complément de formation générale dans le cadre des cours supérieurs ou complémentaires. Les lycées de jeunes filles, qu'une très faible minorité fréquente, ne préparent

pas à l'examen du baccalauréat. Celles qui veulent acquérir ce grade doivent se présenter en candidates libres. Rares sont alors les femmes qui s'aventurent sur les bancs de l'Université, d'autant plus que la plupart des professions ouvertes aux diplômés du supérieur sont fermées aux femmes. A chaque étape de leur parcours, elles doivent livrer bataille.

Longtemps le mouvement ouvrier a été hostile au travail des femmes. Il s'agissait plutôt de revendiquer pour l'homme un salaire lui permettant de faire vivre dignement sa famille et d'épargner à la femme l'aliénation de la fabrique. On estimait que l'emploi des femmes ne servait qu'à faire pression sur le salaire des hommes sans prendre en considération que cet emploi était la garantie de leur indépendance financière. Pourtant le Congrès national ouvrier de Marseille en 1879 s'était prononcé pour l'accès des femmes aux droits civiques et sociaux et pour l'égalité de leurs salaires avec ceux des hommes. Aubertine Auclert, représentant la coopérative ouvrière de Belleville, avait été applaudie lorsqu'elle avait déclaré à la tribune qu'il fallait cesser de regarder le mariage comme la source alimentaire de la femme, et qu'on devait considérer toute femme pouvant travailler et ne travaillant pas comme une femme entretenue. Toutefois dans les années suivantes la question de l'émancipation des femmes continuait à être traitée comme une question secondaire qui ne pourrait être définitivement réglée qu'après la destruction du mode de production capitaliste.

Et trente ans après le Congrès de Marseille, la travailleuse, en dehors des secteurs professionnels spécifiquement féminins, était plus souvent perçue comme une concurrente à abattre que comme une camarade avec laquelle

combattre. L'affaire suivante en fournit un bon exemple : en avril 1913, Emma Couriau, qui travaille comme typote depuis 17 ans, demande à s'inscrire à la chambre syndicale typographique lyonnaise. Non seulement on lui refuse son admission, mais on procède à la radiation de son mari, syndiqué depuis 19 ans, eu égard à une décision de janvier 1906 selon laquelle serait radié « tout syndiqué lyonnais marié à une femme typote, s'il continuait à lui laisser exercer son métier ». Botinelli, secrétaire de la section lyonnaise, est fier de déclarer que son organisation mène depuis trente ans la lutte contre la typote. « Oui, nous poursuivons l'éviction de la femme de l'atelier de typographie, mais nous le faisons sans haine et sans brusquerie. Ainsi, sans faire de bruit, nous avons réussi (en 30 ans) à faire sortir plus de 100 femmes de l'atelier¹. » Il va jusqu'à conseiller à Louis Couriau, qui invoque avec ironie l'impossibilité dans laquelle il se trouve d'obliger sa femme à cesser le travail, de faire usage de l'autorité que la loi confère au mari sur sa femme. Celui-ci, pince-sans-rire, demande alors à ses camarades de section s'il doit la battre et avec quelle force, et tous bien sûr de se récrier !

Le couple se tourne alors vers la Fédération féministe du Sud-Est qui alerte la Ligue des droits de l'homme et interpelle la presse ouvrière. L'affaire fait grand bruit et chacun est amené à prendre publiquement position. Pouget dans *la Guerre sociale* et Rosmer dans *la Bataille syndicaliste* condamnent l'attitude rétrograde des typos lyonnais et *le Libertaire*, qui se prononce du reste bien tardivement, déclare que « les femmes ont le droit de travailler partout où elles peuvent exercer leurs facultés et lorsque les typos obtiennent que les typotes soient chassées des ateliers, ce n'est pas le bon droit qui triomphe mais le biceps »². Des

1. [http:// www.marievictoirelouis.net](http://www.marievictoirelouis.net)

2. *Le Libertaire*, 6 septembre 1913.

débats opposant partisans et adversaires du travail des femmes se poursuivent dans la presse syndicaliste et révolutionnaire jusqu'à la déclaration de guerre. Et il se trouve des adversaires des Couriau jusque dans les rangs des anarchistes.

Cette affaire illustre bien la spécificité de l'oppression subie par les femmes, oppression de nature juridique, politique et économique, formant un système ne pouvant être combattu que par une lutte portant simultanément sur tous ces aspects. Ce qu'avaient très bien compris les féministes les plus radicales de la Belle Époque qui luttèrent alors contre les dispositions iniques du code Napoléon, brûlé lors de certaines manifestations, et qui revendiquaient pour les femmes le droit de vote et l'accès à toutes les professions. Ce qu'elles n'estimaient contradictoire ni avec la critique du parlementarisme, ni avec celle du salariat.

La lutte contre la société patriarcale incluait aussi pour elles la participation au combat pour la limitation volontaire des naissances et la maternité consciente. Et c'est essentiellement sur ce terrain que se fit la rencontre entre féministes et anarchistes individualistes. Mais le mépris que manifestaient ces derniers pour la démocratie représentative et leur refus du salariat les ont conduits à ignorer le noyau dur des revendications mises en avant par les féministes : l'accès des femmes à la citoyenneté active et à l'indépendance économique par le travail salarié aux mêmes conditions que les hommes. Cette posture a été à l'origine d'un manque de compréhension à l'égard des féministes qui soutenaient qu'il ne saurait y avoir d'émancipation sexuelle sans émancipation économique et politique.

Un milieu ouvert aux femmes

Ni réformiste, ni insurrectionnaliste, le courant individualiste qui s'affirme avec force à partir de la fin des années 1890, se caractérise par la primauté accordée à l'émancipation individuelle sur l'émancipation collective. Estimant en effet que l'état d'aliénation dans laquelle se trouvent plongées les masses rend très improbable une révolution dans un avenir proche, les militants individualistes refusent la position de génération sacrifiée : « La vie, toute la vie est dans le présent. Attendre, c'est la perdre³. ». Et quand bien même une révolution victorieuse adviendrait, elle ne saurait, avec les hommes tels qu'ils sont, donner naissance à un monde meilleur. C'est pourquoi la tâche la plus urgente est de former des individualités conscientes, commencer par la révolution intérieure qui est d'abord la lutte contre les préjugés, ces tyrans intérieurs.

« L'ennemi le plus âpre à combattre est en toi, il est ancré en ton cerveau. Il est un, mais il a divers masques : il est le préjugé Dieu, le préjugé Patrie, le préjugé Famille, le préjugé Propriété. Il s'appelle l'Autorité, la sainte bastille Autorité devant laquelle se plient tous les corps et tous les cerveaux⁴, écrit Libertad, figure emblématique de ce courant, dans les colonnes de *l'anarchie*.

C'est à partir de cette position que les individualistes seront amenés à faire la critique de la société patriarcale, à dénoncer le mariage et la répression sexuelle et à tenter de poser les bases de rapports plus égalitaires entre les femmes et les hommes. Ils participeront à la diffusion des techniques contraceptives aux côtés des néo-malthusiens et inviteront comme conférencières des militantes

3. Le Rétif, *l'anarchie*, n° 309, 9 mars 1911.

4. Libertad, *l'anarchie*, 12 juillet 1906, repris in *Le Culte de la charogne*, Agone, 2006, p. 239.

féministes telles que Nelly Roussel⁵ ou Madeleine Pelletier⁶ dont ils diffusent les écrits.

De nombreuses femmes se sont reconnues dans ce courant et ont participé au mouvement des Causeries populaires initié par Libertad et Paraf-Javal à partir de 1902. Les rapports de police attestent de leur présence aux réunions et de leur participation aux balades champêtres souvent organisées le dimanche autour de Paris, ce que confirment les clichés pris par les militants lors de ces moments de détente qui ont une dimension politique forte. Elles sont plusieurs, enfin, à vivre au siège du journal *l'anarchie*, à Montmartre puis à Romainville, et quelques-unes ont

joué un rôle moteur dans les expériences de vie en milieu libre.

Les rapports de perquisition opérés par la police au domicile de nombreux militants proches ou anciens proches de *l'anarchie* au moment de l'affaire Bonnot, donne une photographie assez bonne de la composante féminine du milieu individualiste en 1911-1912. La plupart des jeunes femmes interpellées ou interrogées sont de jeunes provinciales, d'origine modeste, venues à Paris avant leurs vingt ans. Elles sont blanchisseuses, couturières, domestiques, ou tiennent des stands de bonneterie sur les marchés. Certaines ont été gagnées aux idées anarchistes sous l'influence de leurs compagnons tandis que d'autres se sont engagées dans la voie individualiste à partir d'un héritage familial déjà marqué par l'anarchisme. Leur mode de vie est alors conforme aux codes du milieu. C'est une vie en bande ou réseau qui se manifeste par la généreuse hospitalité offerte aux camarades, la préférence pour l'amour libre, la solidarité par rapport à la prise en charge des enfants, et le recours éventuel à des pratiques illégalistes qui peuvent aller du déménagement à la cloche de bois à l'écoulement de fausse monnaie.

Quelques-unes ont poursuivi leur scolarité jusqu'au brevet élémentaire et ont exercé la profession d'institutrices. Mais n'étant pas passées par l'École Normale, elles connaissent la précarité et vivent le plus souvent de travaux d'aiguille quand elles n'occupent pas de façon intermittente un emploi de bureau. Ces femmes qui se distinguent par la possession d'un capital culturel supérieur à celui de la moyenne des compagnes ont souvent été d'actives propagandistes. Elles sont des collaboratrices régulières de la presse individualiste, et peuvent même en assurer la gérance. Elles font des tournées de conférences à l'appel de camarades libertaires de province et rédigent des

5. Nelly Roussel née le 5 janvier 1922, militante féministe très engagée dans le combat néo-malthusien aux côtés de Paul Robin. Conférencière infatigable, très proche des anarchistes, elle reproche cependant à ces derniers de faire passer la critique du travail avant l'émancipation des femmes
6. Militante féministe et socialiste. Née à Paris en 1874 dans un milieu extrêmement modeste, elle quitte l'école à douze ans et se prépare seule au baccalauréat. Boursière de la Ville de Paris, elle étudie la médecine et devient en 1903 la première femme médecin aliéniste des hôpitaux de Paris. Elle ne trouve sa place ni dans les organisations féministes, trop bourgeoises à son goût, ni dans les organisations socialistes, auxquelles elle reproche leur anti-féminisme. Pourtant, elle continue à militer dans les rangs des unes et des autres. Elle appartient au courant guesdiste, puis hervéiste, et adhère au Parti communiste lors de sa fondation avant de s'en éloigner en 1926. Proche des milieux anarchistes dont elle apprécie l'ouverture d'esprit, elle ne se définit cependant jamais comme libertaire, ne croyant pas à la possibilité d'une société sans état. Engagée dans le combat néo-malthusien, elle est inculpée en 1939 de provocation à l'avortement. Déclarée irresponsable, elle est internée d'office et meurt quelque mois plus tard à l'asile de Perray-Vaucluse. «*Le lot de la femme supérieure, c'est le désert absolu, elle ne connaît de l'originalité que son fruit amer: la haine des autres. Elle paie de la solitude sa révolte contre l'ordre social*», avait-elle écrit quelques années auparavant dans une de ses brochures.



Colonie L'Expérience à Stockel-Bois, Belgique. Carte postale, vers 1907.

brochures, pour la plupart consacrées à l'éducation, à l'amour libre et à la propagande néo-malthusienne.

Éduquer autrement

L'éducation est une préoccupation forte pour les individualistes qui considèrent que travailler à l'émergence d'une nouvelle humanité affranchie des préjugés et des tares de la société actuelle est une tâche prioritaire pour les anarchistes. Les Universités populaires, puis les Causeries, les conférences, la presse, les brochures, doivent permettre aux adultes d'élever leur niveau de conscience, de combattre le vieil homme en eux. Mais les enfants qui n'ont pas encore été déformés par l'influence délétère du milieu social environnant, sont les premiers à pouvoir bénéficier des bienfaits d'une éducation libertaire.

L'école laïque instituée par la Troisième République ne trouve pas plus grâce aux yeux des individualistes que l'école congréganiste. Loin de développer chez ceux qui la fréquentent le goût de la connaissance, elle ne fait qu'accentuer selon Anna Mahé, cofondatrice du journal

l'anarchie, «les dispositions héréditaires à l'indifférence, à la passivité, à l'impossibilité de chercher à s'instruire par soi-même»⁷. Face à des classes surchargées, et prisonnier d'un programme trop vaste qu'il a obligation d'appliquer, l'instituteur est contraint de recourir à des méthodes autoritaires. Les leçons de morale qui ont remplacé le catéchisme transmettent le respect de la patrie et de la propriété privée. «Ce n'est pas parce que l'enseignement est obligatoire et gratuit, laïque et commode que nous devons laisser empoisonner nos enfants de respects imbéciles et de criminelles stupidités»⁸, déclare Emilie Lamotte, ancienne institutrice congréganiste. Comme Anna Mahé, elle aussi institutrice de formation, elle écrira des articles et des brochures consacrées à l'éducation. Leurs critiques de l'enseignement portent sur les méthodes aussi bien que sur le contenu des programmes et leurs conceptions pédagogiques sont proches de celles qu'ont mises en pratique les pédagogues

7. Anna Mahé, *L'hérédité et l'éducation*, Paris, 1908.

8. Emilie Lamotte, *L'éducation rationnelle de l'enfance*, Paris, 1912.

libertaires de leur temps : Paul Robin⁹, directeur de l'orphelinat de Cempuis ainsi que Sébastien Faure et Madeleine Vernet qui ont appliqué des méthodes de pédagogie active dans les établissements qu'ils ont fondés¹⁰. On y retrouve l'absence de punitions et de classements, la priorité donnée à l'enseignement des sciences, la mixité, l'importance accordée à une bonne hygiène de vie.

Mais contrairement à ces expérimentateurs, elles se montrent hostiles à l'internat, un milieu artificiel qui maintient l'enfant hors de la vie courante et qui ne peut satisfaire tous ses besoins affectifs. Pour Anna Mahé, la famille, sauf indignité manifeste, est toujours préférable pour l'enfant à la collectivité. Elle envisage de créer un externat à Montmartre ouvert à tous les enfants du quartier et non aux seuls enfants de camarades, projet qui ne pourra finalement voir le jour. Emilie Lamotte, qui a créé un milieu libre à Saint Germain en Laye avec quelques compagnes et compagnons, estime quant à elle, que la colonie de travailleurs est le milieu socialisateur idéal. C'est en effet le seul cadre qui permet à l'enfant de s'initier aux sciences de la nature en situation, en observant et questionnant les adultes au travail. Elle s'est d'ailleurs efforcée

d'appliquer ses conceptions pédagogiques auprès des six enfants de la colonie, dont quatre sont les siens.

Pour l'une comme pour l'autre, l'apprentissage des sciences devrait être plus précoce et plus poussé car l'enfant est spontanément un expérimentateur : « On doit considérer l'enfant hardiment comme un génie auquel on doit fournir la matière de ses découvertes et les instruments de son expérience¹¹. » Le rôle de l'éducateur libertaire est de l'orienter dans ses recherches en lui donnant la possibilité de pratiquer la méthode expérimentale qui passe par l'observation, la formulation d'hypothèses et la vérification. Ce qui développera son esprit critique en l'habituant à ne rien tenir pour vrai de ce qui ne se démontre pas, disposition d'esprit qui devrait être celle de tout anarchiste. L'apprentissage par cœur, qui repose sur la docilité et la crédulité de l'enfant doit être banni. Anna Mahé se montre d'ailleurs favorable à une réforme de l'orthographe qui supprimerait toutes les règles arbitraires qui ne sont fondées ni sur la logique, ni sur l'étymologie, et qui encombrant inutilement le cerveau de l'enfant. Elle accuse « les préjugés orthographiques et grammaticaux » d'être comme les langues mortes au service d'une stratégie de distinction mise au point par les élites pour élever une barrière entre les classes sociales.

Anna Mahé et Emilie Lamotte reprochent à l'école de ne pas respecter les besoins biologiques de l'enfant en le contraignant à une immobilité forcée, néfaste à son développement physique, les filles étant dans ce domaine, plus brimées encore que ne le sont les garçons, l'opinion commune estimant qu'elles auraient moins besoin de se dépenser. Mais elles n'évoquent jamais le conditionnement subi par la petite fille à travers le choix des jouets, des vêtements, et ne disent rien de l'apprentissage précoce de

9. Paul Robin a assuré de 1880 à 1894 la direction de l'orphelinat de Cempuis, établissement d'Etat où il réussit à mettre en application des principes pédagogiques tout à fait novateurs : coéducation des sexes, absence de classements, de récompenses et de sanctions, rapprochement du travail manuel et intellectuel, importance des sciences expérimentales.

10. Sébastien Faure fonda en 1904, près de Rambouillet, l'internat La Ruhe qui a fonctionné jusqu'en 1917 et Madeleine Vernet dirigea de 1906 à 1922 l'orphelinat l'Avenir social. Ces deux établissements étaient mixtes et appliquaient les méthodes de pédagogie active prônées par les libertaires et déjà mis en pratique à la Escuela Moderna de Barcelone par l'anarchiste Francisco Ferrer, fusillé en octobre 1909, et à Cempuis par Paul Robin.

11. Emilie Lamotte, *op. cit.*

la couture et des travaux ménagers. Alors qu'on rencontre une critique argumentée de ces pratiques et de leur influence néfaste dans les textes de Madeleine Pelletier qui, bien avant la célèbre formule de Simone de Beauvoir « On ne naît pas femme, on le devient », affirmait que le genre était une construction sociale¹². On peut se demander si le silence des pédagogues individualistes sur ce point ne révèle pas une absence de sensibilité au problème de la division sexuelle du travail, sanctionnée et préparée par l'éducation spécifique dispensée aux filles, même en milieu mixte¹³.

Un impensé : la division sexuelle du travail :

En ce qui concerne la sphère militante, les femmes individualistes n'étaient pas reléguées au second plan et certaines, souvent celles qui étaient dotées d'un petit surcroît de « capital culturel », ont même joué un rôle actif dans les activités de propagande en écrivant dans les journaux, en les dirigeant à certains moments, en assurant des fonctions de trésorières et en donnant des conférences. La parole des femmes n'était pas étouffée dans les réunions et les nouvelles venues qui hésitaient à s'exprimer face à des orateurs confirmés, étaient encouragées à se faire entendre. Ainsi Lucienne Gervais, que des rapports de police présentent comme particulièrement timide¹⁴, est sollicitée pour rendre compte dans les colonnes de *l'anarchie* d'une brochure de Madeleine Vernet consacrée à l'amour libre¹⁵. Elles participent autant que les hommes de leur milieu aux manifestations et se trouvent mêlées parfois à des affrontements avec la police. Mais elles ne cessent pas pour autant d'assurer les fonctions qui toujours et partout sont le lot des femmes : l'entretien du linge et des vêtements, le ménage et la préparation

des aliments, le soin des jeunes enfants.

Bien des indices, au détour des rapports de police ou des mémoires de militants, nous permettent de supposer que la division sexuelle du travail dans les milieux individualistes n'était guère questionnée. Un rapport de police signale que Libertad exhortait des compagnes à rejoindre la petite communauté qui vivait au siège du journal *l'anarchie*, rue du Chevalier de la Barre, sous prétexte de travaux de raccommodage à effectuer¹⁶, un autre relate une veillée dans ces mêmes locaux au cours de laquelle des femmes cousent tout en participant à des discussions animées, situation qui semble habituelle. Rirette Maîtrejean, dans ses mémoires¹⁷, raconte comment au début de son séjour à Romainville, nouveau siège de *l'anarchie*, elle prépara à la demande des compagnons des haricots du jardin dont l'assaisonnement à base de vinaigre fût vivement critiqué. Un peu plus loin, toujours pour se moquer du dogmatisme de ses collaborateurs en matière alimentaire, elle nous apprend qu'elle prépare pour son compagnon Victor Kibaltchiche, qui ne peut se faire au régime de la petite communauté de Romainville, le thé et le café qu'il réclame.

12. Madeleine Pelletier, *l'Éducation féministe des filles*, Paris, 1914.

13. A Cempuis, comme à La Roche, la plupart des activités, y compris sportives, étaient mixtes mais en ce qui concerne les ateliers, certains étaient plutôt réservés aux filles (couture, blanchissage, infirmerie) et d'autres plutôt attribués aux garçons (terrassment, bois, métaux) sans qu'il soit formellement interdit aux uns ou aux autres de s'y inscrire.

14. Rapport Foureur, 23 mai 1907, dossier Libertad, archives PPO, BA 928.

15. Lucienne Gervais, « L'Amour libre », *l'anarchie*, 23 mai 1907, rééd., Bogny, la Question sociale, troisième trimestre 2001.

16. Rapport de l'agent Foureur du 27 avril 1907, dossier Libertad, PPO BA928.

17. Rirette Maîtrejean, *Souvenirs d'anarchie*, Quimperlé, 2005, p 41.



Une sortie dominicale, entre 1905 et 1909.

Elle ne semble pas imaginer une seconde qu'il pourrait préparer ces breuvages lui-même.

Toujours au siège de *l'anarchie*, organe du mouvement individualiste, mais cette fois en 1913, impasse Girardon, Mauricius qui assure la direction, la rédaction et la fabrication du journal secondé par sa compagne ainsi que par René Guérin et sa femme remet chaque jour quatre francs à cette dernière pour qu'elle leur fasse la cuisine¹⁸.

Dans les milieux libres fondés par les individualistes, qui se veulent des laboratoires où s'élaborent de nouveaux rapports sociaux, on observe le même phénomène. S'il arrive que des femmes participent à des activités traditionnellement dévolues aux hommes, il ne semble pas que l'inverse se produise et il n'est fait mention dans aucune source d'hommes cousant ou préparant le repas. La lutte si déterminée des anarchistes individualistes contre les préjugés de leur temps, ne semble pas s'être étendue à cet aspect du vieux monde. En témoigne cette des-

cription qui se veut élogieuse du milieu libre de Vaux: «Chaque ménagère va au saloir, aux pommes de terre, au fruitier, puise au pot, au tas, fait sa soupe et son plat à sa guise, librement et délibérément. [...] les anarchistes de Vaux œuvrent en paix sans dieux ni maîtres¹⁹.»

Ce point aveugle est à mettre en perspective avec les virulentes dénonciations de Madeleine Pelletier qui, à la même époque, dénonce le ménage comme «une besogne ennuyeuse, abrutissante, humiliante» qui devrait être partagée entre les conjoints. Elle s'insurge contre l'apprentissage de la couture qu'elle considère comme un des grands facteurs de l'infériorité intellectuelle des femmes et préconise d'apprendre aux garçons comme aux filles les seuls rudiments (boutons, reprises) afin que chacun puisse plus tard être en mesure d'entretenir soi-même ses vêtements²⁰. Quant à Nelly Roussel, elle interroge: «Qui a donc décidé que les «fonctions ménagères» seraient forcément des fonctions féminines et que les travaux domestiques incomberaient toujours exclusivement aux femmes? Lorsque les deux époux ont un métier – ce qui par une évolution inévitable deviendra de plus en plus fréquent, et sera bientôt la règle générale – pour quoi faut-il que la femme ajoute à son

18. Souvenirs de Mauricius recueillis par Pierre Valentin Berthier en 1974.

19. «Compte rendu de l'année 1904» in Georges Narrat, cité par Céline Beaudet, *Les Milieux libres*, Les Editions libertaires, 2006, p 139.

20. Madeleine Pelletier, *op. cit.*

travail professionnel la fatigue supplémentaire de l'entretien de la maison ? Ne vous sentez vous point lasses, mes sœurs, d'être traitées en domestiques ? »²¹

Mais précisément la revendication du travail féminin n'a pas été portée par les individualistes. Beaucoup considéraient qu'ils devaient pourvoir aux besoins de leurs compagnes éphémères ou durables. Ainsi Victor Kibaltchiche, invoque-t-il pour la défense de Rirette Maîtrejean, accusée d'avoir publié ses mémoires dans *le Matin*, l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de la faire vivre, étant emprisonné²². Considérant que le travail, dans le cadre de la société actuelle, était l'un des principaux obstacles à l'émancipation et à l'épanouissement des individus, ils ne pouvaient revendiquer pour les femmes ce qu'ils refusaient pour les hommes.

Là encore, on peut leur opposer les conceptions de Madeleine Pelletier qui, elle aussi, voyait le travail en mode de production capitaliste comme une aliénation, et même un avilissement pour l'esprit et le corps, mais estimait qu'il était préférable pour les femmes à l'enfermement et à l'absence de vie sociale.

De la liberté en amour

Ce qui caractérise le courant individualiste, c'est, nous l'avons vu, l'injonction à vivre dès aujourd'hui en anarchiste, en dépit du cadre social existant, en se libérant d'abord des tyrans intérieurs que sont les préjugés, les habitudes, les multiples traces laissées par l'éducation reçue. L'individualiste s'efforce d'atteindre la plénitude de ses facultés physiques, intellectuelles, artistiques et morales : il veut goûter à toutes les joies, ce qui implique l'exercice pour les hommes et les femmes d'une libre sexualité.

Pour les individualistes, le mariage s'apparente à une forme de prostitution légale, la femme abandonnant au mari

l'usage exclusif de son corps en échange de la sécurité matérielle qu'il est censé lui procurer en vertu des dispositions du code civil. Il importe donc de substituer l'amour libre à cette institution inique, les rapports sexuels ne devant créer entre les individus ni obligations, ni engagement d'aucune sorte, à condition bien sûr que la femme soit protégée des grossesses non désirées. C'est seulement dans la mesure où elle reste maîtresse de procréer que la femme peut disposer de sa personne. Tant qu'elle doit subir la maternité, elle demeure esclave. En premier lieu, esclave de son compagnon, dont elle dépend sous le rapport économique [...] En second lieu, esclave de sa progéniture non désirée, nombreuse parfois, à laquelle elle ne pourra donner les soins ni prodiguer les attentions qu'elle souhaiterait. Plus d'émancipation possible : intellectuelle, sexuelle ou autre. L'horizon est dominé par une seule crainte : celle d'être mère à nouveau ; par une seule préoccupation : tant bien que mal, aider les enfants à pousser²³,

écrit l'individualiste Armand. C'est pourquoi les anarchistes se sont fortement impliqués dans la propagande néo-malthusienne, en imprimant des brochures, en organisant des conférences et en diffusant des moyens contraceptifs, ce qui a valu à certains d'être inculpés d'outrages aux mœurs.

Il faut reconnaître aux individualistes le mérite d'avoir réhabilité le désir et le plaisir féminin quand tant d'autres en niaient l'existence. Mais le besoin sexuel est souvent présenté dans leurs textes comme un besoin physiologique élémentaire, un fait de nature et non de culture : ils n'hésitent pas d'ailleurs à faire

21. Claude Maignien, Magda Safwan, *Deux féministes : Nelly Roussel, Madeleine Pelletier*, mémoire de maîtrise, Paris 7, 1975

22. Lettre de Victor Kibaltchiche à Armand, avril 1917, IFHS, fonds Armand, 14AS 211 (8).

23. E. Armand, *sa vie, sa pensée, son œuvre*, Paris 1964, p 368.

référence aux modèles de comportements animaux pour justifier l'amour libre sans aucune référence au contexte économique et social, ce qui peut être source de grossières simplifications.

L'amour libre, tel que les individualistes le conçoivent, ne se réduit pas à la pratique de l'union monogamique libre, mais signifie la possibilité pour chacun de s'engager dans des relations successives ou simultanées selon la libre pente des affinités électives, la jalousie étant tenue pour un sentiment réactionnaire qu'un individualiste ne saurait éprouver.

Reste à savoir comment, dans la pratique, cet idéal a pu être vécu. Le premier obstacle à sa réalisation a été « la pénurie de femmes ». Les militants individualistes étaient plus nombreux que les militantes. Dès lors, beaucoup se sont unis à des femmes extérieures au milieu qui ne partageaient pas forcément toutes leurs convictions, même lorsqu'elles étaient prêtes à suivre leurs compagnons dans la voie des expériences communautaires. « Sur sept femmes passées à Vaux, seulement trois avaient quelques idées, les autres étaient absolument ordinaires, et restaient sous l'entière dépendance de leur compagnon »²⁴, témoigne un colon.

Cette hétérogénéité des « niveaux de conscience » a été à la source de bien des conflits dans le domaine de l'éducation des enfants, l'organisation du travail, et a pu perturber les relations amoureuses.

Si le plus souvent, la jalousie a été tue, la souffrance des délaissés, avivée par la nécessité de ne pas la laisser paraître, a bien existé. Louis Maîtrejean, Eugène Dieudonné, Edouard Carouy, que leurs

compagnes ont quitté pour des « théoriciens », ont été profondément blessés. Tous et toutes, en effet, ne partageaient pas égaux dans « ce grand marché libre de l'amour » et les stéréotypes en vigueur dans la société globale, « capital physique » pour les femmes²⁵, « capital intellectuel » pour les hommes ne semblent pas avoir épargné totalement les milieux individualistes. C'est ce qui conduira Armand à élaborer, à partir de 1924, le modèle complexe de la camaraderie amoureuse, sorte de coopérative de production et de consommation de services sexuels, à l'intérieur de laquelle tous et toutes seraient placés sur un plan de stricte égalité, quels que soient l'âge, l'apparence physique, les capacités intellectuelles.

Si les prises de position en faveur de l'amour libre ont rapproché les féministes des individualistes, ces derniers se refusaient cependant à considérer les femmes comme les seules victimes de l'organisation sociale actuelle. Et lorsque Madeleine Vernet affirme que « dans l'hypocrite société actuelle, l'amour libre n'existe que pour l'homme qui peut, en toute légalité, avoir recours à la prostitution et à l'adultère », Lucienne Gervais lui reproche dans *l'anarchie* de faire preuve d'un « exclusivisme par trop féminin ». Selon elle, en effet, la répression sexuelle intériorisée par la femme pèse aussi sur l'homme car il se heurte dans la satisfaction de ses sens à la pudibonderie ou à la coquetterie. « Dans le mariage, dans la prostitution, dans l'union libre, toujours l'homme achète l'amour (...) Il y a comme un marché des désirs, où les femmes s'associent, formant un trust pour que ne soit pas diminuée la valeur marchande de leur corps et de leurs caresses. Par un moyen ou un autre, les femmes entretiennent le désir et se refusent à le satisfaire naturellement. Si l'intérêt n'intervient pas, c'est la pudeur ou la morale qui entre en jeu²⁶. »

24. « La colonie de Vaux au jour le jour », *L'Ère nouvelle*, janvier-février 1904, n° 27.

25. Céline Baudet, *op. cit.*, p. 123.

26. Lucienne Gervais, « L'Amour libre », *l'anarchie*, 23 mai 1907, in *L'amour libre*, La Question sociale, 2001.

Pour les individualistes, les femmes sont complices de leur propre oppression tout comme les prolétaires le sont de leur exploitation, selon le principe de la « Servitude volontaire » exposé par la Boétie. Bien des textes individualistes reprochent tour à tour à la femme sa passivité politique, sa vénalité, ou au contraire son idéalisme, sa pudibonderie enfin. On lui en veut, en tant qu'éducatrice, de transmettre à ses enfants les préjugés dont elle-même souffre et d'empêcher son compagnon de militer en le retenant à la maison. Armand va jusqu'à écrire que « plus souvent que la femme ne le fait pour lui, l'homme sacrifie à cette dernière son évolution cérébrale, le développement de son intelligence, son perfectionnement physiologique et psychologique »²⁷. Sans voir que la vénalité féminine n'est que le résultat de sa faiblesse économique, sa pudibonderie la conséquence de sa vulnérabilité et sa passivité politique la manifestation de sa privation de droits civiques et politiques.

Il faut, pense Madeleine Pelletier, pour que les femmes s'engagent un jour dans des activités politiques radicales qu'elles n'aient pas été privées a priori du droit de vote. De même qu'il faut, pour qu'elles adoptent une nouvelle morale sexuelle, leur donner les moyens de leur indépendance économique. Le tort des libertaires en général et des individualistes en particulier, c'est, comme l'écrit Nelly Roussel, de

raisonner comme si l'homme et la femme se trouvaient actuellement dans les mêmes conditions sociales, ce qui n'est pas. Vous semblez ne point comprendre que, pour vivre en marge de la Société, pour s'affranchir des lois et mœurs, il faut à une femme,

en raison de la situation particulière que lui ont faites ces mœurs et ces lois, infiniment plus de courage et de hardiesse qu'à un homme. (..) L'union véritablement libre – basée uniquement sur l'amour et n'ayant point d'autre raison d'être que lui, – l'union idéale que nous rêvons et que nous travaillons de toutes nos forces à rendre un jour réalisable, cette union-là *n'existe pas, ne peut pas exister actuellement pour la femme* – ou tout au moins pour la plupart des femmes.

Car, vous le savez aussi bien que moi, il n'est guère de métier où elle ne puisse, même par le travail le plus acharné, subvenir *complètement* à ses besoins et à ceux de ses enfants.

Et ce qui fait son esclavage, ce sont moins peut être les chaînes légales, l'injurieux article du Code lui prescrivant l'obéissance, que la nécessité où elle se trouve, neuf fois sur dix, de recourir à un homme qui l'aide à vivre et qui souvent abuse de sa situation pour l'humilier et l'asservir. Mariage régulier, union illégitime, ou « galanterie »,... au fond, c'est toujours la même chose pour la femme, toujours la même situation, aussi périlleuse qu'humiliante : livrer son corps à l'homme en échange du pain quotidien²⁸.

Si quelques militantes ont pu trouver dans le milieu anarchiste individualiste un espace de liberté, il semble bien que faute d'avoir voulu prendre en considération le caractère spécifique de l'oppression subie par les femmes, les anarchistes individualistes se sont condamnés à en reproduire certains aspects dans le déroulement de leur vie quotidienne. Vie quotidienne qui rappelons le constitue le cœur même de leur pratique politique.

Anne Steiner

27. E. Armand, « Le sexualisme révolutionnaire », in *La Révolution sexuelle et la camaraderie amoureuse*, Paris, 2009, p. 65.

28. Nelly Roussel, « Réponse à Henri Duchman », *Le Libertaire*, 13 février 1904.



**La plage libertaire de Chatelaillon, au sud de La Rochelle,
fréquentée par les militant-es de *l'anarchie*.
Carte postale non datée, offerte par Eric Coulaud.**